[Thouret]
FRC 4'. 32594 A
Case
FRC
25745

VÉRITÉS
PHILOSOPHIQUES
ET PATRIOTIQUES,
SUR
LES AFFAIRES PRÉSENTES.

1788.

THE NEWBERRY
LIBRARY

VÉRITÉS
PHILOSOPHIQUES
ET PATRIOTIQUES
SUR LES AFFAIRES PRÉSENTES.

Ad homines.

Olim homines obſcuro ignotoque genere prognati,
Terræ filii dicebantur, propterea quòd terra ſit omnium
Communis parens.

Ad nobiles.

Sint tibi Gallorum rex & regina parentes;
Et maneat virtus pectore nulla tuo;
Non pluris faciam te quàm tibi ruſtica mater
Si ſit, & ignotus ruſticus ipſe pater.

A La veille de l'orage qui nous menace, je crois qu'il eſt du devoir de tout bon François de préparer ſes compatriotes à l'attendre avec fermeté, puiſqu'il eſt inévitable, & à l'entendre gronder ſans en être effrayé.

Si tout annonce que ſon exploſion ſe fera ſentir ſur-tout en Bretagne. La cauſe en eſt connue, & l'oppoſition conſtante de Meſſieurs de la Nobleſſe à une répartition plus égale des impoſitions devoit néceſſairement la produire.

Il eût été, ſans doute, à deſirer qu'après les maux qui ont fait gémir cette Province, elle eût joui de quelques moments de calme; mais il ſemble que ſon ſort eſt d'être encore long-temps agitée. Puiſſe-t-il en réſulter un bien! C'eſt dans les troubles que les eſprits fermentent, s'élevent & raiſonnent, & de l'eſclavage on voit naître la liberté.

Les malheurs des Bretons ont été pour eux une excellente école; ils ont déployé toute l'énergie qui convient au caractere des hommes qui connoiſſent leurs droits. La France a vu avec admiration les trois Ordres s'unir pour s'oppoſer à l'état de dégradation où le deſpotiſme vouloit les réduire. Le peuple, éclairé ſur ſon pouvoir, a ſenti les entraves de ſa double ſervitude, & s'eſt apperçu avec indignation des fers dont il étoit entouré.

Or maintenant qu'il peut, au même titre, employer contre la tyrannie des Nobles les armes dont les trois Ordres ſe ſont ſervis contre les projets odieux des

Ministres abhorrés qui le soutenoient, on a lieu d'espérer que sa résistance aura tout l'effet qu'il doit en attendre.

La félicité publique l'exige, & la cause est trop belle pour que tout citoyen vertueux ne la soutienne pas de tout son pouvoir, & ne cherche à rappeller à la raison & aux principes fondamentaux d'une bonne société, ceux que l'orgueil & des préjugés barbares en ont si fort éloignés.

Par bonheur le gouvernement favorise cette impulsion; il semble avoir changé de systême, & reconnoître qu'on pouvoit tirer un parti plus avantageux de vingt millions d'hommes, que de quelques mille: que la Nation n'étoit point ce qu'elle devoit être, & que la Noblesse qui n'est qu'une poignée d'hommes en comparaison du peuple, pouvant, avec un certificat de généalogistes, obtenir tous les grands emplois du Royaume; & ne cherchant gueres à acquérir d'autres titres, que ceux de la naissance, devoit nécessairement entraîner la perte de l'Etat.

Et c'est parce que le peuple sent qu'il peut servir plus utilement & plus dignement le Roi & la Patrie, que la Noblesse va redoubler d'efforts pour river plus douloureusement le clou fatal qui le retient à la chaîne.

Il eſt donc néceſſaire de faire connoître de plus en plus ce corps tel qu'il eſt, & d'achever de diſſiper le nuage qui ſervoit à cacher ſes difformités.

Il importe au ſalut de l'Etat de faire rentrer cet Ordre trop puiſſant dans les bornes qui lui ſont preſcrites par la nature & par la raiſon, afin de rendre au peuple qu'il a affaiſſé, ſa vigueur, ſon activité & ſon caractere naturels.

Je ſens combien ces Meſſieurs patiſſent des vérités qu'on ne ceſſe de répandre, combien ils vont employer de petits moyens pour arrêter le torrent qui doit les renverſer. Mais que feront-ils? La nature, par un mouvement ſecret & invincible, tend conſtamment à ſon but, & reprend tôt ou tard ſon empire.

Heureux ceux qui pourront ſervir à hâter l'inſtant d'une révolution ſi déſirée, & que je me féliciterois d'être du nombre!

Quand je réfléchis ſur les cauſes de la décadence de l'Empire François, j'en apperçois d'abord deux principales & terribles: la premiere fondée ſur les vices du gouvernement; la ſeconde ſur les prétentions monſtrueuſes de la Nobleſſe.

C'eſt ſur-tout à cette derniere cauſe que je veux m'attacher, & parce qu'elle a été moins attaquée, & parce que je la crois la plus dangereuſe.

Avant de démontrer combien les privileges & les exemptions de cet Ordre sont ruineux & funestes, je veux faire voir qu'il n'est ni ce qu'il a été, ni ce qu'il devroit être, ni ce qu'il paroît être, & qu'il ne doit réellement sa considération qu'à des sophismes, des préjugés, que l'éducation, l'intérêt particulier, l'autorité d'un bel esprit, ont fait aveuglement adopter à des gens qui n'osent se livrer à leurs propres lumieres & à leur raison.

Qui n'est pas révolté par exemple de la fausseté des maximes suivantes ?

La Noblesse est de l'essence de la monarchie ; point de Noblesse, point de Monarque.

La Noblesse est nécessaire pour accoutumer le peuple à supporter, sans en être ébloui, l'éclat de la couronne.

La Noblesse forme une puissance intermédiaire entre le Prince & les sujets.

Enfin la Noblesse répand son sang pour la défense de l'Etat.

En vérité, c'est abuser cruellement de la crédulité des peuples que de poser en principes des maximes aussi ridicules. Quoi! parce qu'il n'y auroit point de Noblesse, il n'y auroit point de Monarque ! Quoi ! si toute la Noblesse de France, au lieu de se retirer dans ses châteaux,

comme la Nobleſſe Brétonne nous en menace, paſſoit dans le Royaume de Calicut ou du Japon, (1) il n'y auroit plus de Monarque! le Roi deviendroit deſpote! on ne ſauroit ſe le perſuader. Ce qui conſtitue eſſentiellement la différence d'un Monarque à un deſpote eſt que le premier fait exécuter la loi, & l'autre ſa volonté; que celui-ci a un pouvoir abſolu & peut s'abandonner à toute l'irrégularité de ſes caprices, au lieu que le Monarque fait ſerment de ne régner que par les loix, & diſpoſe ſelon les loix de la puiſſance exécutive, & qu'il eſt poſſible d'avoir d'excellentes loix & un bon Monarque, ſans avoir de Nobleſſe. Je répete donc que ce ſont les Loix & non la Nobleſſe qui font la monarchie; qu'il n'y a aucune néceſſité, qu'il eſt même dangereux, ſous tous les rapports, qu'il y ait une portion d'hommes jouiſſants de privileges héréditaires; c'eſt une charge pour le peuple & un découragement pour tout homme de mérite qui ne fait point partie de ce corps, de voir que les talents & les connoiſſances que lui ont acquis ſon étude & ſes travaux, ſont inutiles. Comment a-t-on pu s'imaginer qu'un homme ſans

(1) Dans ces pays, les Nobles ne communiquent avec perſonne.

nobleſſe

nobleſſe, mais ayant de l'éducation, n'auroit pas autant de grandeur d'ame qu'un Gentilhomme? Et que les ſentiments de bienfaiſance, de ſincérité, de commiſération, de reconnoiſſance, d'amour de la patrie, n'élevent pas autant que des prérogatives de Nobleſſe?

La ſeconde maxime eſt plus ridicule, ſans être plus vraie.

Si la Nobleſſe étoit néceſſaire pour accoutumer le peuple à ſupporter l'éclat de la couronne, il faudroit l'engager à reſter ſans ceſſe autour de Verſailles; car certes on n'en a nul beſoin dans les Provinces, pour tempérer cet éclat. Le peuple miſérable des villes & des campagnes n'approche pas des Cours, & parmi les roturiers aiſés, il en eſt qui ont la vue aſſez bonne pour fixer la ſplendeur de la Cour, & même pour l'apprécier. C'eſt donc bien gratuitement vouloir faire reſſembler MM. de la Nobleſſe à des verres enfumés.

Que veut dire cette autre maxime: la Nobleſſe eſt une puiſſance intermédiaire?

Eſt-ce pour défendre le Roi contre le peuple? mais je ne ſache pas que la Nobleſſe ait jamais été obligée de prendre les armes pour cet objet. Le peuple pourroit, plus juſtement peut-être, réclamer le titre de puiſſance intermédiaire.

Je veux bien croire que la nobleſſe eſt une puiſſance, & formidable même, ſurtout quand je conſidere ſes prétentions ; mais en quoi eſt-elle de l'eſſence de la monarchie? où ſont les droits, les titres qui peuvent faire agir cette puiſſance intermédiairement en tant que nobleſſe? où ſont ſes marques diſtinctives, les loix qui l'ont établie? je vois des particuliers puiſſans, & beaucoup trop puiſſans, mais nullement une puiſſance qu'on doive, ni qu'on puiſſe légitimement reconnoître. Que de dangers au contraire préſente une pareille puiſſance! toujours oppoſée au Monarque quand il voudroit faire le bien de ſon peuple, on la verroit ſervir d'inſtrument à un tyran pour l'opprimer. Il eſt donc de l'intérêt du Prince & des ſujets de la réprimer.

Enfin, la Nobleſſe répand ſon ſang dans les combats pour la défenſe de la Patrie.

Cette vieille maxime étoit bonne du temps des Croiſades. Autrefois les Nobles faiſoient la guerre & entretenoient des troupes à leurs frais, ou du moins le devoient, & ils jouiſſoient en récompenſe de certaines exemptions ; mais aujourd'hui la raiſon de ces priviléges n'exiſte plus, & ce qui eſt inconcevable, ils ont

ſu rejetter les charges & conſerver les avantages.

Je ſais bien que pluſieurs d'entre eux ſont employés au ſervice du Roi, mais ce ſervice eſt-il gratuit ? Quiconque voudra réfléchir un inſtant ſur les ſommes immenſes que coûte à l'Etat notre Nobleſſe militaire ; ſur les appointemens, les gratifications, les préſens, les penſions qu'on diſtribue ſi aveuglement à cette claſſe d'hommes qui ne ceſſe d'exiger ou de demander baſſement des rétributions conſidérables pour les moindres ſervices, ſouvent les plus contraires au bien public; à ces hommes vils, plus rédoutables au ſein de la paix que pendant la guerre, qui viennent d'achever le déshonneur du nom françois ; à ces hommes corrompus, dont l'infamie éclate dans les dignités, & qui ſe ſont déshonorés par les honneurs; quiconque, dis-je, y réfléchira, frémira de la ſurcharge que ces abus effroyables nous coûtent.

Ah ! s'ils défendoient l'Etat en raiſon de l'argent qu'ils en retirent ! nos ennemis trembleroient à leur approche, & n'oſeroient jamais nous attaquer : mais où ſont leursoroueſſes ? eſt-ce l'hiſtoire de la Marine qui en fournit des exemples ? eſt-ce pour le ſervice de terre qu'ils enfantent

des héros ? Hélas ! ils n'examinent ſeulement pas s'ils ont des talens, de la force, du courage. Un parchemin à la main, ils briguent & obtiennent les emplois les plus honorables, & qui ne devroient être que le prix des travaux glorieux. Eh ! qu'ont-ils beſoin d'actions éclatantes ces gens dont la naiſſance tient lieu de tous les avantages de la nature & de l'inſtruction ; ils ſont Nobles, & c'eſt aſſez. Après des défaites & des humiliations, ils viennent encore jouir de la faveur du Prince ; ils paroiſſent avec un faſte inſolent à la Cour, & ne rougiſſent pas de demander des récompenſes, tandis que dans un bon Gouvernement ils ſeroient punis de la peine capitale. Ainſi toute émulation s'anéantit, le mérite devient inutile, les talens reſtent enfouis & les vertus ignorées.

Je ſais que je dis des choſes monſtrueuſes, & que Meſſieurs les Nobles ne ſont pas accoutumés à entendre, mais ce ſont des vérités, & pour me ſervir des expreſſions de Montagne, je n'en dis pas tout mon ſoul.

C'eſt à la crainte de les attaquer que les abus doivent leur empire.

Quand ces Meſſieurs ſe vantent d'expoſer leur vie, on peut donc leur répondre qu'ils en reçoivent un aſſez haut prix,

& que s'ils répandent quelques gouttes de leur ſang, nos matelots, nos ſoldats, nos grenadiers verſent des flots du leur, auſſi bravement au moins, ſans réclamer aucune récompenſe, & ſans ſe plaindre.

Je demande encore à la Nobleſſe quel parti on peut en tirer quand elle n'eſt pas enrôlée, & quels triomphes l'hiſtoire moderne en rapporte.

Lorſque ſous Louis XIV, en 1675, on crut trouver une reſſource en elle, & que M. de Turenne fit aſſembler l'arriere-ban; quel fruit retira-t-on d'un ſecours auſſi précaire? On vit un aſſemblage confus de trois à quatre mille particuliers ſans diſciplines, montés & armés inégalement, qui s'arrachoient avec peine & humeur du fond de leurs gentilhommieres: on les renvoya, & on en fut dégoûté pour toujours. On les employoit cependant ſur cette maxime, que la Nobleſſe eſt faite pour défendre nos foyers. Quelle ſûreté, bon Dieu, pourroit-on avoir ſous une pareille garde!

Et que l'on penſe comment la Nobleſſe, qui eſt en poſſeſſion de toutes les dignités, entre les mains de laquelle eſt, pour ainſi-dire, la gloire ou la honte de la Nation, pourroit faire eſpérer des ſuccès. Un gentilhomme opulent, affadi dans le ſein du

luxe & de la moleſſe, abandonne-t-il gaiment ſes maîtreſſes & ſes plaiſirs pour aller affronter la mort. Un pere qui a pluſieurs enfants conſulte le rang de l'âge pour les placer, & non le goût & les diſpoſitions; ainſi d'un fanfaron on fait un Magiſtrat, d'un poltron, un Militaire, & d'un libertin un Abbé: il n'en eſt pas ainſi des roturiers, & c'eſt ce qui nous a donné les Dugay, les Bart, les la Bourdonnaie & autres. Un grand génie a dit: nos champs ſont couverts de Céſars; oui, mais ils y meurent dans la miſere & dans l'obſcurité.

La fauſſeté des principes qu'on a voulu établir en faveur de la Nobleſſe étant ainſi prouvée, elle n'eſt donc plus aux yeux de l'homme qui ſait apprécier les choſes ce qu'elles valent, qu'un corps vicieux dans l'Etat, tant qu'elle ne changera point de ſyſtême, & l'injuſtice de ſes prétentions en devient plus révoltante.

Après avoir examiné la Nobleſſe en général, voyons ce qu'elle eſt par rapport à la Brétagne.

La conſtitution de cette Province préſente, au premier aſpect, une forme faite pour inſpirer la confiance & le reſpect. C'eſt la Nation aſſemblée pour délibérer ſur les demandes du Souverain, avec la

liberté de les accepter ou de les rejetter. Les trois Ordres ont un pouvoir égal & doivent être dans une indépendance réciproque absolue. Malgré cette égalité apparente, si l'on y fait attention, on est épouvanté de la disproportion énorme qui se trouve entre les Ordres de l'Eglise & de la Noblesse, & celui du Tiers, & l'on doit s'étonner comment une organisation si bisarre a pu se maintenir si long-temps.

Tout ressort y semble usé dans l'ordre qui représente le peuple, toute énergie détruite ; il est accablé, anéanti sous l'autorité insultante des deux Ordres qui, pour empêcher l'effet de ses réclamations, ne craignent point d'employer l'injure, la menace & le mépris. Et ce sont des faits constants & connus. On se souvient d'avoir vu un Evêque, bouillant de colere, sortir de sa place & prêt à gourmer un Député du Tiers qui osoit argumenter contre lui ; on se souvient d'avoir entendu un Gentilhomme répondre aux représentations qu'on faisoit sur la dépense ruineuse de l'hôtel Kguz. » Eh! gens du » Tiers, n'avez-vous pas la maison de » force ; » & cet homme, plus méprisable encore que méprisant, n'étoit cependant qu'un être corrompu, stipendié par le Gouvernement pour trahir les in-

térêts de l'aſſemblée dont il étoit un des tuteurs.

Quel eſt donc, grands Dieux! la condition où nous ſommes réduits dans cette Province? Quel nom donner à une conſtitution où ceux qui ſont riches & oiſifs, ont tous les privileges, toutes les exemptions, & où ceux qui travaillent & ſont pauvres, tombent ſous le fardeau des impôts.

Et lorſque le Prince & les ſujets veulent extirper des abus ſi funeſtes, cette poignée d'hommes s'éleve avec fureur contre le vœu général! nos délibérations excitent leur murmure! ils voudroient nous empêcher de réclamer de meilleures loix! ils voudroient enchaîner juſqu'à nos langues! Ah! s'ils ont oſé enfreindre les conventions fondamentales de la ſociété, il nous ſera peut-être permis d'oſer en rappeller les principes.

Tous les hommes ſont nés égaux. (1)

---

(1) Les hommes nés égaux! ... Le Roi de Maroc & les Gentilhommes Bretons ne ſoupçonnent pas cette vérité. Ceux-ci admettent cependant une parité; c'eſt entr'eux & le Roi. Il eſt le *primus inter pares*. Si la branche des Bourbons manque, il eſt clair qu'il n'y peut ſuccéder qu'un G. H. de Bretagne.

Hommes, auſſi ridicules que vains, quand reviendrez-vous à la nature & à la raiſon. Soyez donc bien certains que le Bouvier a deux jambes & un ventre comme vous; que le plus grand Roi du monde ſur ſon trône, n'eſt jamais aſſis que ſur ſon cu, & qu'on peut dire à la plus grande partie d'entre vous:

Quiſquis fuit primus ille tuorum?
Aut paſtor fuit, aut illud quod dicere nolo.

La

La ſociété n'a point été formée pour la félicité de quelques-uns & l'infortune du plus grand nombre, & ſes loix fondamentales ſont renverſées, lorſque les charges publiques, dont le but direct eſt la ſûreté générale & particuliere ſont l'oppreſſion des ſeuls malheureux, & l'on doit regarder comme ennemi de la choſe publique, le corps ou l'individu qui refuſe de partager, dans une juſte proportion, les contributions qu'exigent les avantages dont il jouit de la ſociété ; il en devient dès ce moment le fléau, & chacun doit faire ſes efforts pour l'en rejetter.

Il eſt donc juſte de proſcrire à jamais ces exemptions oppreſſives, ces prérogatives odieuſes & décourageantes que les Nobles ont uſurpées ; elles ſont nulles par le titre primitif & inaltérable qui a réuni les hommes, titre qui porte que la volonté particuliere doit être ſoumiſe à la volonté générale, & cette volonté faire le bonheur de chaque membre en particulier & de tous en général.

Et les Etats-Généraux, ſoit du royaume ou d'une province, ne peuvent porter le nom d'aſſemblée de la Nation, s'ils ne ſont établis ſur cette baſe.

En effet, qu'eſt-ce que la Nation ? c'eſt un compoſé de pluſieurs millions d'individus,

S'il étoit possible de les rassembler tous & de leur demander leurs suffrages, la pluralité détermineroit bien précisément le vœu commun. Or, nos Etats devant être en diminutif l'image fidele de la Nation, il faudroit donc que les intérêts de tous ses membres y fussent connus & protégés, de sorte qu'il en résultât des loix qui pussent être regardées & respectées comme l'ouvrage du concours de la Nation entiere.

Ce n'est pas-là la forme des Etats faussement nommés généraux de la Province de Bretagne ; ils ne sont qu'une aristocratie vicieuse, où deux ordres, toujours unis pour leurs intérêts particuliers, forment une confédération fatale, une collusion sacrilége qui étouffe toute liberté, toute émulation, toute confiance.

Des abus si contraires à la prospérité générale vont, sans doute, avoir un terme ; le temps ne peut les avoir consacrés ; ils ne sont point imprescriptibles ; leur durée n'est point une sanction ; le prétendre, c'est condamner l'espece humaine au malheur & à la désolation ; leur autorité ne peut rien contre le droit naturel, inaliénable, universel ; & tous vos sophismes & vos efforts, Messieurs de la Noblesse, ne sauroient détruire l'ex-

preſſion de cette raiſon éternelle qui regle l'Univers.

Ainſi, malgré votre maxime abſurde, il eſt des temps où toute innovation n'eſt pas dangereuſe, elle ne ſauroit l'être quand elle eſt inſpirée par le cri de l'opinion publique, ce cri terrible qui tonne & vous conſterne, ce cri ſi vivement pouſſé par le peuple qui reſſent ſa dignité, & veut ſe retirer de l'état de mort où vous l'aviez plongé.

Dans cette conjonƈture périlleuſe, les Députés de ce peuple vont paroître devant vous, non plus comme autrefois, foibles, diviſés, timides, ſuſceptibles d'impreſſions étrangeres, mais fiers de la bonté de leur cauſe, digne de la défendre, incorruptibles, inébranlables, demandant juſtice au nom de deux millions d'hommes las du poids que la néceſſité, l'humanité, l'honneur font un devoir aujourd'hui aux deux autres ordres de partager & d'alléger : cette demande eſt ſimple & préciſe.

Répartition égale de tous les impôts ſur les trois ordres ſans rôle particulier. Retribution égale entre les trois ordres pour toutes les places de Préſidens ou d'Officiers. Alternative & partage égal de toutes les places.

Une telle réclamation bien déterminée, bien ſoutenue, porte avec ſoi un caractere qui fera, ſans doute, réfléchir profondement ſur les conſéquences affreuſes

qu'entraîneroit un criminel refus. l'Eglise & la Nobleſſe ſentiront que les temps ſont changés, & que les peuples veulent enfin reſpirer l'air ſalubre de la liberté. Et faiſant un retour ſur eux-mêmes, ils craindront la convulſion terrible dont tous les membres de la Nation ſont menacés; ils ſe peindront cette Province infortunée en proie à l'anarchie & à la déſolation; la diſcorde y ſecouant ſes ſerpens empoiſonnés; l'animoſité, la haine, la vengeance portant par-tout le crime, le déſordre & la confuſion; & puis le deſpotiſme, que n'a gueres réunis nous avions eu la gloire de terraſſer, réparant ſon coloſſe monſtrueux, reprenant ſes formes hideuſes & ſon pouvoir, entretenir nos diviſions, exciter nos fureurs, & profitant de notre épuiſement, frapper de ſon ſceptre de fer indiſtinctement ſur toutes les têtes, & les abattre à ſon tour.

O Dieu de la nature! écarte ces horreurs; diſſipe ces jours de deuil qui nous ſont préparés, & viens reprendre enfin ton empire; amene ſur tes pas la bienfaiſante philoſophie, c'eſt à la faveur de ſes lumieres que les hommes trouvent la ſageſſe & la vérité.

Et vous, Meſſieurs, que la religion ſembloit avoir deſtinés aux fonctions de l'autel, & à prêcher dans l'humilité & la

pauvreté les préceptes de l'Evangile, plutôt qu'à vous mêler d'adminiſtration & d'intrigues politiques; puiſque la providence, par des moyens qui ne ſont pas ſenſibles à la raiſon, vous a donné la premiere place dans nos aſſemblées, apportez-y, dans ce choc d'opinions contraires & tumultueuſes, l'eſprit de paix & d'équité qui doit réunir tous les cœurs. (1) Vous n'avez pu oublier que vous n'avez point acquis les biens que vous poſſédez, que vous ne les devez point à vos travaux & qu'ils ſont le patrimoine des pauvres. (2) Pénétrés de ces idées, vous ne croirez plus votre dignité compromiſe d'être aſſimilés au reſte des citoyens pour la répartition des impôts. Meſſieurs de la Nobleſſe, guidés par leurs véritables intérêts & par votre exemple, renonceront à

(1) MM. les Evêques, ſur-tout, vont s'empreſſer d'imiter, je n'en doute nullement, les Apôtres dont ils ſont les ſucceſſeurs, & ſi leurs richeſſes immenſes, leur crédit, les honneurs, tous ces biens temporels dont ils jouiſſent ſi abondamment, ſemblent leur faire oublier quelquefois les biens ſpirituels; ils en reconnoîtront enfin l'avantage, & l'on ne dira plus qu'ils préferent le manege des Cours à l'édification des fideles.

(2) Si vis perfectus eſſe, vende quæ habes, & da pauperibus. Vendez ce que vous poſſédez & le donnez aux pauvres, ſi vous voulez atteindre à la perfection. MATH. Ch. VI.

Noli theſaurizare vobis theſauros in terrâ. N'amaſſez point de tréſors ſur la terre. IBID.

L'Evangile dit par-tout: Il n'y aura parmi vous ni premier ni dernier... Je ſuis venu pour ſervir & non pas pour être ſervi.

Celui qui voudra être le maître des autres, les ſervira.

Quand le Clergé prétend qu'il tient à la conſtitution de la monarchie, on pourroit répondre des volumes. Ils eſt plus court de les renvoyer à l'Evangile; voilà le principe auquel ils doivent ſe tenir, & être renvoyés.

des privileges qui ne ſont ni le rang ni la grandeur, & traiteront décemment & ſans humeur avec des hommes qui reconnoiſſent à la vérité leur primauté dans la ſociété, mais qui ne toléreront jamais ces exemptions qui ſont un reſte indigne du régime féodal, & qui inſiſteront ſur-tout à demander & à obtenir la concurrence pour toutes les places, parce que le bien de la patrie en depend (1). L'on verroit bientôt éclore entre les Ordres ce ſentiment actif & généreux qui fait que l'ame s'élance impétueuſement au lieu où ſe ſont faites les belles actions pour les admirer; qui en connoît le prix qui le reſpecte dans les autres, & cherche à les ſurpaſſer par les voies de l'honneur & de la vertu. Nous ne vous demandons point ces cordons, ces croix, ces décorations brillantes, qui, malheureuſement, n'ont pas toujours été la récompenſe du mérite, nous ne voulons partager avec vous la gloire de mériter une ſimple couronne de perſil, de chêne ou de laurier : en revanche venez participer à nos travaux; faites fleurir les manufactures, le commerce & les arts, & ne penſez plus

(1) On propoſoit à l'un de nos Rois le choix de deux Compétiteurs en une même charge, deſquels l'un étoit noble & l'autre ne l'étoit point : il ordonna que, ſans reſpect de cette qualité, on choiſit celui qui auroit le plus de mérite, mais où la valeur ſeroit entiérement pareille, qu'alors on eût reſpect à la nobleſſe. C'étoit juſtement, dit Montagne, lui donner ſon rang.

qu'une lâche & honteuſe oiſiveté ſoit plus honorable que des occupations honnêtes & utiles. Si les François vouloient adopter ces principes, ils ſeroient puiſſans & heureux, & l'on verroit les noms de gloire, force, grandeur, briller auprès de ceux plus deſirables encore de liberté, concorde, abondance & proſpérité.

Voilà dans quel eſprit il eſt à deſirer que les Ordres ſe raſſemblent. Si l'amour de la patrie les anime, ne déſeſpérons point de la République. La criſe actuelle malgré toute ſa violence, peut devenir ſalutaire, & du ſein des alarmes jaillir une ſource de félicité publique & durable.

Alors on pourroit appeller cette révolution l'heureux ſort de la Bretagne, comme jadis, ſous Ariſtide, on nomma l'heureux ſort de la Grèce l'égalité avec laquelle ce grand homme répartit ſur ſes concitoyens l'impoſition qui devoit ſervir à ſoutenir la guerre contre les Perſes. Croyons qu'il eſt encore parmi nous des Ariſtides, puiſſe ſeulement leur voix avoir la force de ſe faire entendre.

Citoyens vertueux, en vous entretenant de vos intérêts & en mêlant mon foible organe à la voix de ceux qui conſpirent à votre bonheur, j'ai cru remplir une tâche ſacrée : il tardoit à mon impa-

tience de vous manifester mon zele & ma joie, de voir toutes les ames honnêtes reprendre le ressort & la vie.

Si j'ai attaqué sans ménagement quelques préjugés, c'est que le temps est venu de poursuivre & de chasser ces spectres mal-faisans qui tourmentent & égarent les hommes, & d'étouffer ces fruits malheureux de l'ignorance&dumensonge.

A la place des erreurs & de l'esclavage, appellons à notre secours la philosophie, les mœurs pures & les bonnes loix, vraies sources du bonheur & de la prospérité des hommes. Ces dons célestes sont le seul frein & le seul joug qu'ils doivent reconnoître; joug salutaire & doux, comme le dit l'illustre Citoyen de Genève, que les têtes les plus fieres portent d'autant plus facilement qu'elles sont faites pour n'en porter aucun autre.

J'ai dit à MM. de la Noblesse des vérités que je les ai cru dignes d'entendre, il en est parmi eux de si respectables. On en a dit de plus fortes aux Rois; les bons l'accueillent avec reconnoissance cette vérité si nécessaire à leur tranquilité & à celle de leurs peuples : elle parvient dans ce moment-ci à Louis XVI par l'organe d'un Ministre philosophe qui veut régénérer la France; elle n'effarouche & & ne fait pâlir que les tyrans.

FIN.

melange